

C'était écrit

Jean-Pierre Bertalmio

En cette fin de nuit, sur le quai des Entrepreneurs, le long de la darse numéro un du port de Gennevilliers, les pavés humides renvoient une lumière mate. La pleine lune s'inscrit dans un ciel à peine voilé. Les employés de la direction générale n'ont pas encore repris leur travail. On n'entend que le clapotis des vagues et au loin, le klaxon assourdi des élévateurs et des grues. Comme tous les matins, Youssef passe derrière la balayeuse pour enlever les derniers débris. L'air est glacé et de l'eau noire, s'élèvent des volutes de condensation. Engoncé dans son chasuble fluorescent, les mains gantées tenant fermement sa pince ramasse-déchets, Youssef nettoie surtout les abords du quai autour des bouquets d'arbres, là où l'on retrouve régulièrement des mégots de cigarettes, des sacs en plastique et parfois des seringues usagées. La nuit, les docks sont fermés. Cela n'empêche pas toutes sortes de rôdeurs de sauter par dessus la clôture. En s'approchant d'un talus, il aperçoit, émergeant d'un buisson, une bottine rouge. Il ne s'en étonne qu'à moitié. Les gens jettent souvent leurs ordures où bon leur semble. Muni de sa pince, il tire la chaussure dénudant un pied fin. Un frisson le parcourt. Avec son pic, il écarte les herbes. Le corps d'une femme à demi dévêtue est allongé au pied d'un arbre. Une mare de sang entoure sa tête à la gorge tranchée.

Les premières lueurs de l'aube rosissent l'horizon. Le quai des Entrepreneurs a perdu sa sérénité nocturne. Ambulance et voitures de police illuminent la darse du scintillement de leurs gyrophares. Un groupe d'hommes, revêtus de combinaisons blanches, s'affaire autour du cadavre. La brigade de la PTS n'a pas perdu de temps. Le docteur Deveau n'a aucun mal à constater la cause du décès. Une lame pointue a coupé la carotide. Pourtant, l'entaille est insignifiante. Ce n'est pas l'empreinte d'un poignard mais plutôt celle d'une sorte de rasoir. Il n'y a aucune trace de lutte ni aucune blessure de défense sur le corps de la victime. La jeune-fille a été surprise par l'attaque. Le désordre dans ses vêtements pourrait être postérieur à sa mort. Les analyses de labo démontreront si elle a été violée. Mais à priori, le docteur ne le pense pas. Tout ce qu'il voit relève plutôt d'une mise en scène. Son impression se trouve renforcée par le message inscrit sur le tronc de l'arbre. «*C'était écrit!*». Il se promet d'en faire part au commandant Lambert chargé de l'enquête.

Gabriel Lambert a pris l'habitude d'être réveillé en pleine nuit. Depuis qu'il a intégré la célèbre brigade criminelle, il n'a guère eu le loisir de passer une nuit paisible avec sa jeune épouse. Dès que son smartphone a vibré, il a écarté les draps avec d'infimes précautions, a déposé un baiser sur le front de sa femme et sans même avaler un café, il est descendu pour récupérer sa voiture. À cette heure-là, la circulation reste fluide. De son domicile au port de Gennevilliers, il n'a mis que vingt minutes pour atteindre le pont de Saint-Ouen, traverser la petite ville endormie et se retrouver sur les docks.

*«Qu'avons nous?», demande-t-il au légiste.*

*-Quelques certitudes et beaucoup d'interrogations., lui répondit laconiquement Deveau.*

*-Mais encore, Doc?, insiste le commandant. Qui a découvert le corps?*

*-Un cantonnier. Il en est encore bouleversé. Les collègues ont déjà pris sa déposition.»*

Youssef se tient à l'écart, le dos voûté, les deux mains appuyées sur son balai et le regard vide. Le commandant ne trouve pas nécessaire de le réentendre.

*«La fille n'a guère plus de vingt ans. enchaîne le légiste, je situe le moment de son décès vers dix-neuf heures. La mort a été instantanée. Elle ne s'est pas défendue. Le cadavre n'a pas été déplacé. On n'a retrouvé aucun sac ni papiers d'identité ni portable. Ses vêtements de bonne coupe et son corps soigné suggèrent qu'il ne s'agit pas d'une SDF. Toutefois, elle ne se trouvait pas là par hasard. Compte tenu de la configuration des lieux, on pourrait penser qu'elle avait rendez-vous avec son agresseur. Évidemment, nous n'avons aucun témoin.*

*-Laissez moi en juger Doc. Ça c'est mon boulot., le coupe Lambert.*

*-Et il y a aussi l'inscription., poursuit le légiste.*

Le commandant examine attentivement le tronc de l'arbre. La courte phrase a été sculptée en lettres bâtons, sans doute à l'aide de l'arme du meurtre. On y voit des traces de sang incrustées dans le bois.

*«Vous pourrez en tirer quelque chose, Doc?, interroge-t-il.*

*-Au niveau graphologique, absolument rien.!, lui répond Deveau, Quant au sens du message, je vous laisse le soin de le déchiffrer. Notez commandant que l'on a trouvé aucune empreinte ni la moindre trace d'un véhicule. L'arme utilisée n'est pas conventionnelle. Cela écarte*

*l'hypothèse d'un règlement de comptes. Je vous ferais parvenir mon compte-rendu dès que possible, je vais rejoindre mes hommes.*

*-Une dernière requête, Doc. Dès que vous le pourrez, envoyez moi une photo convenable de la victime»*

On a enveloppé la jeune-fille dans un sac mortuaire et rassemblé les indices découverts sur le terrain mais la récolte est maigre.

L'ambulance et les voitures de police démarrent toutes sirènes hurlantes en direction de la route des Mercières. Seul reste sur place l'équipage d'une patrouille derrière le rue-balise rouge. Lambert n'attend pas le rapport du légiste pour se mettre en chasse. L'identification de la victime est primordiale. Cependant, il ne se fait guère d'illusions. Si sa disparition n'a pas été signalée et si elle ne figure pas dans les fichiers du FNAEG, il peut passer des jours avant qu'on y associe un nom. Reste l'enquête de terrain. Il observe le long défilé des camions envahir le terminal. Le port autonome de Paris n'a rien à envier à sesendants maritimes. Vingt millions de tonnes de marchandises y circulent chaque année et plus de huit mille ouvriers y travaillent en permanence. L'air dubitatif, Gabriel Lambert se demande en regardant ces hommes casqués en train de charger les wagons de frets lequel d'entre eux est un assassin. Deveau a raison. Il n'y a pas de hasard. Soit, c'est la victime qui travaille ici, soit c'est son assassin. La sonnerie d'alerte de son smartphone l'arrache à ses réflexions. Le légiste vient de lui faire parvenir un cliché de la morte. On la croirait presque vivante. En tout cas, elle est parfaitement reconnaissable. Il se dirige aussitôt vers les bureaux de Paris Terminal.

Le directeur le reçoit fort civilement. Il a appris la nouvelle du drame et se met à la disposition des autorités. Il regrette néanmoins que les agents portuaires ne soient pas mieux soutenus par la police nationale. Comme dans tous les ports, la délinquance y sévit et, à ses yeux, les douanes ne prennent pas la mesure des problèmes récurrents, vol de marchandises, trafic de drogues mais aussi parfois règlements de comptes. Après avoir écouté ses griefs, Lambert le rassure. L'affaire en cours n'a aucun rapport avec l'activité du port. Il lui demande s'il peut consulter le fichier des employés. Le directeur l'adresse directement au DRH. Après avoir longuement observé la photo de la morte, ce dernier est formel. Cette demoiselle ne fait pas partie de son personnel. Il lui enverra néanmoins le fichier de ses employés par mail. Toutefois, il ne connaît pas tous ceux qui travaillent pour les nombreuses entreprises logées sur le site.

Le commandant hoche la tête. Son intuition n'a rien donné. Il ne se décourage pas pour autant. Une fois sorti du bureau, il demande à ses hommes de diffuser largement la photo de la victime. Il garde espoir qu'elle soit connue dans la petite agglomération. Son estomac vide lui rappelle qu'il n'a rien avalé depuis la veille. Il reprend l'avenue Marcel Paul pour rejoindre le centre coincé dans une boucle de la Seine entre la nouvelle zone industrielle et les deux parcs départementaux.

Gennevilliers conserve les stigmates de son passé ouvrier. Tout autour, sur l'emplacement des anciennes usines, on trouve des terrains en friche à l'herbe rase traversés par de larges boulevards. Quand on approche du centre, on voit se dresser les blocs carrés des HLM. De l'ancien Gennevilliers, il ne reste que quelques maisons regroupés autour de son église. La nouvelle ville est en train de se construire dans le quartier de la mairie. Si l'agglomération ne bénéficie pas du prestige d'une histoire séculaire, elle s'est dotée d'importantes infrastructures culturelles. Après avoir garé sa voiture, le commandant Lambert se dirige vers le nouveau hôtel de ville érigé dans le prolongement de l'avenue Gabriel-Péri.

La route est bordée de petits commerces. Il s'arrête dans une boulangerie autant pour se sustenter que pour poursuivre son enquête. Les boulangeries sont souvent le lieu de passage obligé des habitants du coin. À l'accorte vendeuse, il montre la photo de la jeune victime. Son visage ne lui est pas inconnu. Elle lui conseille d'aller faire un tour au bar PMU situé un peu plus bas sur l'avenue. Le patron pourra peut-être le renseigner. Muni de son sachet de viennoiseries, le commandant n'a que quelques mètres à parcourir pour franchir la porte du Brazza. En dépit de son nom exotique, l'établissement a tout du bistrot de quartier avec sa marquise de toile rouge et son écusson à la gloire des Bleus. A l'intérieur, quelques poivrots locaux accoudés au comptoir. Un quatuor d'habitues tapent le carton assis sur des chaises Thonet. Lambert commande un expresso avant de tendre au patron son badge et la photo de la morte. Ce dernier, un jeune gars, physionomiste par nécessité, n'éprouve aucune difficulté à lui répondre. Il en est sûr. La jeune femme est venue consommer à plusieurs reprises mais elle ne fait pas partie de ses clients réguliers. Le commandant le remercie d'un sourire. Il est sur la bonne voie. Il est en train de siroter son café quand le poivrot assis à sa droite lui tape sur l'épaule.

*«Je crois que je la connais, commissaire, lui souffle-t-il d'une voix anisée en désignant la photo, Voilà quelques jours, je l'ai abordée dans la rue. Je l'avais déjà remarquée au bistrot. Pensez,*

*un beau brin de fille, ça attire le regard. Nous avons bavardé. En tout bien tout honneur. Je suis marié. Elle promenait son chien. Nous avons parlé de l'animal. Elle m'a confié qu'elle l'avait déniché à la SPA. Mais quand, je lui ai demandé son prénom, elle a tourné les talons. Je ne l'ai plus rencontrée depuis.»*

Ce type est la dernière personne à l'avoir vue vivante. De quoi en faire un suspect idéal mais Gabriel n'y croit pas. Son récit est dénué de malice. Il note toutefois ses coordonnées tout en l'exhortant à rester sur place. Un lieutenant va venir prendre sa déposition. L'autre commence à paniquer.

*«Pourquoi la recherchez vous ?*

*-Meurtre!*, lui répondit Lambert d'une voix sourde tout en s'amusant de la terreur qu'il vient d'inspirer. Il espère seulement que ce "bon" père de famille y regardera à deux fois avant de draguer une gamine. Toutefois, il n'oublie pas de le remercier in petto. Grâce à lui, il tient une piste.

Le refuge Grammont de Gennevilliers est la plus ancienne SPA. Il doit son nom au Général Grammont qui fit voter la première loi de protection animale. Fondé en 1902 par Gordon Bennett, un mécène américain, le chenil d'origine a été détruit pour être remplacé par l'installation actuelle construite sur un terrain municipal aux abords du parc de Chanteraine. Protégé par sa contre-allée, le parc concentre autour de ses vastes pelouses une futaie de plus de huit cents espèces. C'est le paradis des joggeurs, des enfants et des toutous. Le refuge s'ouvre en face du parc. Le commandant Lambert gare sa voiture sur le trottoir. Dès la sortie de son habitacle, il est assailli par un concert de glapissements. Il ne lui faut pas plus d'un quart d'heure pour obtenir les informations nécessaires, La défunte s'appelle Nola Keller, elle est d'origine irlandaise. Âgée de vingt trois ans, elle habite dans le Village et travaille à la bibliothèque municipale. Au moment de l'adoption, tous ces renseignements sont soigneusement consignés. Son prénom accroché à son nom lui semble familier mais il ne parvient à se remémorer pourquoi.

Il rebrousse chemin et gare sa voiture près de la mairie. Il attrape au vol un tramway. Le Village reste un quartier animé avec ses nombreux commerces et son marché aux étals colorés. Le long de la place, s'aligne une série de maisons basses. Nola loge dans l'une d'entre elles, en face de l'église. Sur la porte, seulement deux sonnettes. Il est inutile d'appuyer sur celle de

Keller. Il sonne à son unique voisine. On lui ouvre. Du premier étage, une voix chevrotante lui demande si c'est le facteur. De l'appartement du dessus, il entend aboyer frénétiquement. D'un bond, il se retrouve à l'étage en face d'une vieille dame effrayée. Il la rassure aussitôt en lui montrant son badge. Sans lui donner trop de détails, il recueille son témoignage. Nola vit seule avec son chien, elle est discrète et polie, elle ne reçoit jamais personne. Sa famille est restée au pays. Ces derniers jours, elle avait l'air heureuse comme si sa vie avait changé. Peut-être a-t-elle trouvé l'amour? Lambert la remercie et s'apprête à monter au second. La vieille le retient par le bras. «Attendez, lui marmonne-t-elle, *Mademoiselle Nola m'a laissé un double de ses clefs. Son malheureux animal a besoin qu'on s'occupe de lui. Je ne peux pas le faire moi même surtout qu'il y a la Miss.*» Deux magnifiques yeux bleus surgissent timidement dans l'encadrement de la porte. La siamoise vient se frotter aux jambes de sa maîtresse. Le commandant lui promet de se charger du chien. Dès son entrée dans l'appartement, une boule de poils fauves lui saute dans les bras en lui léchant le visage. Le teckel n'est pas farouche et manifeste sa joie de retrouver un humain, gage de gamelle pleine et de promenade. Le petit deux pièces est propre avec une touche de romantisme. Des pots de fleurs, des aquarelles de paysages irlandais, des coussins au ton pastel. Et des livres partout. Ce décor complète le profil de la victime, une jeune-fille sans histoire et un peu fleur bleue. Rien qui puisse la relier à la scène de crime. Un roman est posé sur la table basse, un marque page est fiché en son milieu. C'est certainement la dernière lecture de la malheureuse. Machinalement, Lambert empoche le bouquin. Il n'a plus rien à découvrir ici.

Au moment de partir, il reçoit un coup de fil de Deveau. La jeune fille ne porte aucun stigmate de viol mais elle n'est pas vierge. Au contraire, elle était enceinte de quelques semaines. La fleur bleue ne serait pas aussi pure qu'on aurait pu l'imaginer. De quoi amener à des hypothèses. S'il ne s'agit pas du crime d'un rôdeur, ce serait peut-être une histoire d'amour qui a mal tourné, un féminicide. D'un jappement, le teckel le rappelle à ses obligations. Il avise une laisse pendue devant la porte. «*Allez le chien on s'en va.*» Après s'être baladé sur la place du marché le temps de laisser au teckel le loisir de faire ses besoins et avoir acheté un poulet à la rôtisserie ambulante, Lambert retourne dans sa voiture. Il partage la volaille avec son nouveau compagnon. Une fois repus, ils prennent le temps de s'accorder un moment de repos. Le teckel s'est lové en rond sur la banquette et le commandant sort de sa poche le bouquin récupéré, «*La vérité sur l'affaire Harry Quebert*» un best seller de Joël Dicker. À peine a-t-il parcouru les

premières pages qu'il commence à entrevoir un début de piste. La phrase inscrite sur le tronc d'arbre prend tout son sens. Dans le roman, l'héroïne assassinée s'appelle Nola Kellergan. Une coïncidence troublante. Il veut en avoir le cœur net. Il abandonne le chien à sa sieste et se précipite vers la médiathèque André Malraux.

Le bâtiment a la forme d'une proue de cargo avec en guise de soute une large porte d'entrée vitrée. Sans doute un rappel à l'origine portuaire de la cité, une évocation entre passé et modernité. Tout en contraste comme l'est cette ville et comme l'est son enquête. L'intérieur de la médiathèque est entièrement aménagé pour le confort du lecteur avec ses rangées de rayonnage, ses tables de bois clair, ses postes d'ordinateurs et ses aires de détente aux poufs de cuir rouge. Le commandant se dirige vers l'accueil. Dès qu'il apprend l'objet de sa visite, le directeur réunit ses collaborateurs dans la salle des conférences. Lambert interroge un à un les bibliothécaires. L'une d'entre elles lui apprend que quelques semaines auparavant, elle a surpris Nola, d'ordinaire très réservée, en grande conversation avec un inconnu à la quarantaine séduisante. Tous d'eux souriaient et plaisantaient. Ils semblaient échanger des impressions sur un bouquin. Elle se rappelle que l'inconnu est revenu à plusieurs reprises. Toutefois, il n'a pas souscrit d'abonnement. Lambert est déçu. Encore une fois, il aboutit à une impasse. De retour dans sa voiture, tout en caressant le chien, il se met à réfléchir. Une légère vibration lui apprend qu'il vient de recevoir un mail. C'est la liste des noms des employés de Paris Terminal. Le roman de Joël Dicker est resté ouvert sur la banquette. *«C'était écrit»*. D'instinct, il consulte la liste. Aucun Quebert ni aucun Harry. Il relit quelques pages du best seller. Ses yeux vont de la liste au roman. Et soudain, il trouve son fil d'Ariane. Deux prénoms s'affichent en parallèle, Marcus. Friedman pour le Terminal et Goldman pour l'enquêteur de Dicker. Il tient son lien. Il appelle aussitôt son lieutenant et démarre en direction du port.

Marcus Friedman a de quoi fasciner une gamine. Il est grand, sportif, un visage aimable et des yeux couleur azur. Marié et père d'une fillette, il est responsable du service du fret et jouit dans son entourage d'une bonne réputation. Bref, le type au dessus de tout soupçon. Pour Lambert, ce sont les plus dangereux. Aux enquêteurs, il n'oppose aucune réticence à avouer son crime comme si cette confession pouvait le soulager. Il a rencontré Nola à la bibliothèque pendant sa pause déjeuner. Il a remarqué le nom de la jeune-fille inscrit sur son badge. La coïncidence entre l'identité des personnages du roman qu'il est en train de feuilleter et leurs propres prénoms, le bouleverse. Il lui en parle, elle en rit. Par la suite, ils se sont revus plusieurs

fois, toujours à la bibliothèque. La jeune fille est bien trop attirante et trop romanesque. Quand elle l'a entraîné dans le coin sombre d'une réserve, il s'est laissé faire. Jamais il n'aurait imaginé que leur unique étreinte passionnée aurait des conséquences.

Il y a deux jours, elle lui annonce au téléphone qu'elle est enceinte, que le destin les a réunis et qu'il doit divorcer pour élever leur enfant ensemble. Il a paniqué. Il lui a donné rendez-vous sur le quai non loin de son bureau. Elle est venue par le dernier bus. Il a l'intention de corriger son erreur. S'il le faut à la pointe du coupe-papier qu'il a eu l'imprudence de saisir sur son secrétaire avant d'enfiler des gants. Il essaie d'abord de la raisonner. Elle le menace de tout révéler à son épouse et lui tourne le dos. Il la retient par la taille, fait mine de l'embrasser dans le cou et y enfonce d'un coup sec le coupe-papier. Il évite le jet de sang et la laisse tomber morte à ses pieds. Il maquille la scène en crime de rôdeur. En guise d'ultime adieu, il grave une inscription sur le tronc de l'arbre. Il ramasse son sac à main, y fourre le coupe papier et jette le tout dans la darse.

Son récit achevé, il prend sa tête à deux mains en sanglotant sur son sort. Lambert le regarde s'épancher.

Comme la plupart des assassins, ce type n'a aucun remord. La justice en jugera peut-être autrement. Ce n'est plus son problème. Lui a fait son boulot. En un temps record. Il n'en sera pas remercié pour autant. Désabusé, il décide de rentrer chez lui. Il a un cadeau à offrir à sa femme, un adorable teckel. En passant devant la bibliothèque, il se prend à songer que, si la littérature donne des idées aux criminels, il n'a pas fini d'enchaîner les nuits blanches.